

— J'en conviens, répondit le Beaupréau; mais convenez aussi, mon digne gendre *in partibus*, que je me suis conduit assez bien depuis que je suis rentré dans ma chère famille.

— D'accord, papa, vous jouez votre rôle à merveille.

— N'est-ce pas? fit le Beaupréau avec un mouvement de légitime orgueil. Oh! comme nous leur avons bien donné le change, hein?

— L'histoire de Saint-Remy est parfaite... Ah! mon cher monsieur de Beaupréau, murmura sir Williams en riant, on voit bien que vous n'avez pas renoncé à Cerise.

— Certes, non, mon gendre.

— Vous avez raison, papa. Il n'y a que les imbéciles qui renoncent à quelque chose, et les mauvais joueurs qui s'arrêtent à la première partie.

— Ah! fit le vieillard, dont le regard devint brillant derrière ses lunettes bleues, nous avons perdu une belle manche! Dix minutes de plus, j'enlevais la petite.

— Bah! fit sir Williams, patience; aux derniers les bons! Nous aurons notre revanche, papa.

— Ainsi, murmura le Beaupréau, vous croyez...

— Je crois que si vous êtes gentil, et que vous faissiez tout ce que je vous demande, je parviendrai à vous ménager quelque jour un moment d'entretien avec Cerise, dans quelque solide maison de son mari ne pourra pas enfoncer les portes.

— Ah! fit le Beaupréau avec un accent de joie profonde et ornelle.

— *My dear*, continua le baronnet, qui veut la fin veut les moyens. Grâce à mon imaginative, vous êtes rentré dans vos pénates, on vous y a reçu à bras ouverts, on vous y traite comme un coq en pâte, et comme tous vous croient ou, personne n'a la moindre défiance de vos actions.

— Eh bien?

— Eh bien! voilà une situation dont il faut tirer parti, vertueux! et, dès ce soir, je vous nomme mon lieutenant pour une petite opération que j'ai conçue.

— Voyons? fit le Beaupréau.

— Aimez-vous beaucoup votre gendre?

— Fernand? Ah! le monstre! murmura l'ex-chef de bureau, si je pouvais l'étrangler!

— Seriez-vous bien aise qu'il eût... des malheurs?

— J'en serais ravi.

— Très bien! Alors, regardez.

Et sir Williams montra à M. de Beaupréau le jeune comte de Château-Mailly assis auprès d'Hermine.

— Un beau garçon, ma foi! murmura le prétendu fou.

— Il va venir causer avec vous tout à l'heure. Il se nomme le comte de Château-Mailly, et prétendra vous avoir connu beaucoup. Comme vous êtes fou, cela n'a rien d'extraordinaire pour lui. Vous feindrez de le reconnaître, et le présenterez officiellement à votre fille. Demain, je vous donnerai de plus amples instructions.

Et, comme le faux sir Arthur vit venir à lui Rocambole, il laissa M. de Beaupréau dans l'embrasure de la croisée.

— C'est fait, lui dit Rocambole. Notre homme me suit.

— Oh! yes! fit le baronnet.

Et il suivit à son tour M. le vicomte de Cambelin, qui s'esquivait hors du salon.

En route, sir Williams rencontra le comte de Château-Mailly.

— Vous voyez, lui dit-il tout bas, ce petit monsieur qui a un habit bleu et un gilet de nankin?

— Oui, dit le comte.

— Et bien! c'est le père.

— Allez-vous me présenter?

— Non, vous vous présenterez fort bien vous même. Ce bonhomme est fou. Une de ses mains consiste à croire reconnaître tout le monde. Allez à lui, appelez-le par son nom; il s'appelle M. de Beaupréau et a été chef de division aux affaires étrangères. Dites-lui que vous l'avez beaucoup connu dans le monde,

il y a trois ou quatre ans. Il sera ravi, vous appellera son cher ami et vous introduira chez la belle.

— C'est bien, dit le comte; j'y vais sur-le-champ.

Pendant ce temps, Fernand s'approchait de sa femme et lui disait:

— Ma chère amie, ne m'en voulez pas, je vais quitter le bal, où vous vous amusez, et vous laisser sous la tutelle de M. de Beaupréau.

— Comment! dit Hermine d'un ton boudeur, vous partez?

— Oh! je serai entré à l'hôtel dans une heure au plus tard... du moins je l'espère.

— Vous... l'espérez? fit la jeune femme inquiète. Mon Dieu! que vous arrive-t-il?

Fernand se prit à sourire:

— Rassurez-vous, dit-il, j'ai une bonne œuvre à faire... Vous savez que je ne m'appartiens pas toujours.

Ce mensonge coûtait à Fernand Rocher; mais il le dispensait de toute autre explication et lui permettait de quitter le bal sans alarmer sa jeune femme.

Il s'approcha de M. de Beaupréau et lui dit:

— Papa, vous reconduirez Hermine, n'est-ce pas?

— Oui, fit le petit vieillard d'un signe.

Le vicomte de Cambelin et son témoin étaient déjà sur la première marche du perron, et Fernand se hâta de les rejoindre en compagnie de M. le major Carden.

Ce fut après que Fernand Rocher eut quitté le bal, que le jeune comte de Château-Mailly s'approcha de l'ancien chef de bureau aux affaires étrangères.

— Bonjour, monsieur de Beaupréau, lui dit-il en souriant et d'un ton dégagé.

M. de Beaupréau, le regarda, parut un moment étonné, puis se frappa le front.

— Pardonnez-moi, mon cher ami, dit-il, mais j'ai une mémoire déplorable; j'oublie toujours les noms de mes plus intimes.

— J'en étais jadis, fit le comte en lui prenant familièrement la main et la serrant. Ne connaissez-vous pas votre jeune ami d'il y a deux ou trois ans?

— Oh! si fait... si fait... Mais... le nom?

— Le comte de Château-Mailly.

— Parbleu! s'écria M. de Beaupréau, qui décidément était devenu très bon comédien à l'école de sir Williams, je ne connaissais que vous, mon très cher...

Et il lui serra les deux mains.

Alors M. de Château-Mailly s'efforça de persuader au prétendu fou qu'ils s'étaient rencontrés cent fois et dans tous les mondes, et M. de Beaupréau continua à se montrer empressé, affectueux.

Cette comédie, l'œuvre du génie de sir Williams, se trouva ainsi jouée de la meilleure foi du monde.

— Mais, dit tout à coup M. de Beaupréau, vous avez fait danser ma fille tout l'heure?

— Votre fille? fit ingénument le comte.

— Sans doute, ma fille, cette dame avec qui vous causiez tantôt, là-bas.

— En vérité! une femme belle et charmante. C'est votre fille?

— Oui, madame Fernand Rocher.

— Alors, dit le comte, faites-moi un plaisir, présentez-moi.

— Volontiers, venez.

Et le petit vieillard à lunettes bleues reprit le comte par la main.

Ils se croisèrent avec madame Malassis.

La veuve, après avoir échangé mainte oillade avec le vieux duc de Château-Mailly, s'appretait à quitter le bal.

Le duc, qui, sans doute attendait ce moment avec impatience et se trouvait à l'extrémité opposée du salon, se précipita et voulut fendre la foule pour offrir sa main à la belle veuve: mais